

Sous la direction de
Jean-Pierre Digard, Benoît Fliche et Christophe Pons

Ethnologue, passionnément

Études offertes à Christian Bromberger



KARTHALA

Comment retrouver le fil conducteur de plus de quarante années de recherches ethnologiques foisonnantes, sinon dans l'interminable passion que son auteur a vouée à cette discipline ? Christian Bromberger a non seulement été un pionnier qui a défriché de nouveaux sentiers, mais son œuvre offre aussi une méthode utile à tout ethnologue.

D'abord, elle réaffirme l'importance des terrains au long cours. Elle insiste également sur l'exigence d'observations ethnographiques précises, comme condition préalable aux ambitieuses analyses comparatives. Enfin, elle rappelle l'injonction d'honnêteté et de justesse qui incombe à l'ethnologue soucieux de son rôle dans la société, en quoi Christian Bromberger a toujours cru.

La trentaine de contributions ici réunies sont riches et variées, à l'image de l'œuvre de leur dedicataire. Elles traitent de culture matérielle, de patrimoine, de sport, de Méditerranée, des questions d'échelles dans l'analyse des passions, des frontières et des identités différentielles. De l'Iran à la Provence, sur les pas de Christian Bromberger, se révèlent ainsi les atouts de l'ethnologie, lorsqu'elle sait débusquer, sous les oripeaux du trivial ou de l'infinitésimal, les moteurs du fonctionnement des sociétés et des cultures.

Jean-Pierre Digard, directeur de recherche émérite au CNRS, spécialiste de l'ethnologie de l'Iran (UMR « Mondes iranien et indien ») et de l'anthropologie de la domestication animale.

Benoît Fliche, chargé de recherche au CNRS, IDEMEC UMR 7307 (AMU, CNRS), spécialiste de la Turquie.

Christophe Pons, chargé de recherche au CNRS, IDEMEC UMR 7307 (AMU, CNRS), spécialiste d'anthropologie religieuse dans les sociétés insulaires de l'Atlantique nord et sud.



Institut d'ethnologie méditerranéenne,
Européenne et Comparative



Aix-Marseille
UNIVERSITÉ



Aix-Marseille Université
des sciences de l'homme



Ethnologue, passionnément

Études offertes à Christian Bromberger

Ouvrage publié avec le concours de
l'Institut d'ethnologie méditerranéenne, européenne et
comparative (Aix-Marseille Université, CNRS,
IDEMEC UMR 7307, 13094, Aix-en-Provence, France)
et de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme
(Aix-Marseille Université, CNRS, MMSH USR 3125,
13094, Aix-en-Provence, France)

Visitez notre site :
www.karthala.com
(Paiement sécurisé)

© Éditions Karthala, 2016
ISBN : 978-2-8111-1626-2

SOUS LA DIRECTION DE

**Jean-Pierre Digard, Benoît Fliche
et Christophe Pons**

Ethnologue, passionnément

Études offertes à Christian Bromberger

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

Auteurs

ALBERA Dionigi, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

BAZIN Marcel, Université de Reims Champagne-Ardenne, Habiter – EA 2076, 51100 Reims, France

BERNAND Carmen, Mascipo, UMR 8168, EHESS, 75013 Paris

BERTRAND Régis, Aix-Marseille Université, CNRS, TELEMME UMR 7303, 13094 Aix-en-Provence, France

CAISSON Max, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

CENTLIVRES Pierre, Professeur honoraire, ancien directeur de l'Institut d'ethnologie, Université de Neuchâtel, 2000, Suisse

CUNHA Manuela Ivone, CRIA-UMinho, Universidade do Minho (Braga, Portugal), Chercheur associé à l'IDEMEC – Aix-Marseille Université, CNRS, UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

DE RAPPER Gilles, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

DIGARD Jean-Pierre, CNRS, Sorbonne Nouvelle, « Mondes iranien et indien », UMR 7528, 94200 Ivry-sur-Seine, France

DORIVAL Gilles, Aix-Marseille Université, CNRS, TDMAM-CPAF, UMR 7297, 13094 Aix-en-Provence, France

DOSSETTO Danièle, Université de Nice Sophia-Antipolis, EA 7278, 06357 Nice, France

DURAND Jean-Yves, CRIA-UMinho, Universidade do Minho (Braga, Portugal), Chercheur associé à l'IDEMEC – Aix-Marseille Université, CNRS, UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

FAURE Jean-Michel, Université de Nantes, EA3260, CENS-CNRS, CSE-CESSP UMR 8035, 44300 Nantes, France

FESCHET Valérie, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

FLICHE Benoît, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

FORGET Célia, CELAT, Université Laval, Québec, Qc, Canada

FOURNIER Laurent Sébastien, Nantes Atlantique Université, CENS EA 3260, 44312 Nantes, France

GÉLARD Marie-Luce, Université Paris Descartes/Institut Universitaire de France, Canthel EA 4545, 75006 Paris, France

GINOUVÈS Véronique, Phonothèque, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme, 13094 Aix-en-Provence, France

GRAND Philippe, Réalisateur, 1203 Genève, Suisse

KAURINKOSKI Kira, École française d'Athènes, IDEMEC, UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

LESTRELIN Ludovic, Université de Caen Basse-Normandie, CESAMS, EA 4260, 14032 Caen, France

PARSAPOUJH Sepideh, Centre d'études de sciences sociales du religieux, UMR 8216, CNRS, EHESS, 75006 Paris, France

PONS Christophe, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

RAVIS-GIORDANI Georges, Professeur honoraire des Universités, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

SAUMADE Frédéric, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

SEGALEN Martine, Directeur de *Ethnologie française*, Professeur émérite, Université Paris Ouest Nanterre-La Défense, Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie (MAE), 92023 Nanterre, France

SUAUD Charles, Université de Nantes, EA3260, CENS-CNRS, CSE-CESSP UMR 8035, 44300 Nantes, France

TOURRE-MALEN Catherine, Université Paris Est Créteil, 94 010, Créteil, France, Aix-Marseille Université, CNRS, IDEMEC UMR 7307, 13094 Aix-en-Provence, France

VÉRON-DENISE Danièle, Conservateur honoraire du Patrimoine, Musée national du château de Fontainebleau, 77300 Fontainebleau

Sommaire

Partie I – L’enseignant, le chercheur, l’ami

Christophe PONS – « Qu’allez-vous faire de ces banalités ? » <i>Un entretien avec Christian Bromberger</i>	13
Célia FORGET – <i>Sur la route... avec Christian Bromberger</i>	29
Philippe GRAND – <i>Ethnologie et Cinéma</i>	35
Jean-Pierre DIGARD – « Mon Christian »	45

***Partie II – Bibliographie de Christian Bromberger***

55

Partie III – Dis-moi quelle est ta grange... [1979] & Provence [1980]

Marie-Luce GÉLARD – <i>Christian Bromberger et la « culture matérielle » en anthropologie</i>	85
Georges RAVIS-GIORDANI – <i>Le roi Salomon et l’homme sauvage</i>	95
Catherine TOURRE-MALEN – <i>Dans les pas de Christian Bromberger, une analyse sémio-technologique du matériel équestre</i>	109
Danièle VÉRON-DENISE – <i>Du rebut à l’œuvre d’art : les tapisseries de Roger Bissière (1886-1964)</i>	123

***Cahier photographique I***

Planches I-V

Régis BERTRAND – <i>La messe des santonniers de Marseille, du folklore à la ferveur</i>	133
Danièle DOSSETTO – <i>Quarante ans de terrain et des dents de scie en Provence-Alpes-Côte d’Azur</i>	147

Partie IV – Le match de football [1995]

Ludovic LESTRELIN – <i>Le match de football, vingt ans après</i>	181
Laurent Sébastien FOURNIER – <i>Des usages différenciés de l’ethnologie du sport</i>	197

Frédéric SAUMADE – <i>Football et cosmologie dualiste, un petit conte ethnologique mexicain</i>	209
Max CAISSON – <i>Le pied (foot)</i>	217

Partie V – Passions ordinaires [1998]

Ivone Manuela CUNHA, Jean-Yves DURAND – <i>Contre-passions ordinaires : le cas du vaccino-scepticisme</i>	223
Jean-Michel FAURE, Charles SUAUD – <i>Le cricket, ce jeu de gentleman</i> ...	235
Valérie FESCHET, <i>La partie de pétanque. Qu'en disent les chansons ?</i> ..	247

Partie VI – Anthropologie de la Méditerranée [2001]

Dionigi ALBERA – <i>La Méditerranée à l'épreuve de la différence</i>	269
Gilles DORIVAL – <i>Les trois incestes de la mère de Moïse</i>	287
Gilles DE RAPPER – <i>De l'usage privé des apparitions publiques. La photographie de famille dans l'Albanie communiste (1944-1991)</i> ..	295

Partie VII– Limites floues, frontières vives [2001]

Benoît FLICHE – <i>Le miroir de la Méduse : ethnicité et écriture de la différence en Turquie</i>	311
Kira KAURINKOSKI – <i>D'ex-Union soviétique en Grèce et à Chypre : réflexions sur les identités collectives et les représentations de la terre des origines chez les Grecs d'ex-URSS en contexte migratoire</i> ...	329

Cahier photographique II Planches VI-X

Martine SEGALÉN – <i>Entre ethnologie et histoire, une exposition manquée sur l'identité de la France</i>	349
Carmen BERNAND – <i>Carlitos, Evita, Maradona et les autres : un panthéon argentin</i>	363

Partie VIII – Un autre Iran [2013]

Marcel BAZIN – <i>Le Gilân et ses territoires</i>	377
Pierre CENTLIVRES – <i>Après l'enquête. Un demi-siècle de retours sur un terrain bouleversé : l'exemple de Tâshqurghân (Afghanistan)</i> ..	395
Sepideh PARSAPAJOUH – <i>Habiter dans un bidonville iranien : sens et usages de l'espace domestique</i>	411

Annexes

Véronique GINOUVÈS – <i>Voyage dans des terrains ethnographiques : les archives scientifiques de Christian Bromberger</i>	431
---	-----

L'enseignant, le chercheur, l'ami

« Qu’allez-vous faire de ces banalités ? » Un entretien avec Christian Bromberger

Christophe PONS

Il y a déjà eu des entretiens avec Christian Bromberger. La plupart sont thématiques, comme celui de Cyril Isnart¹ sur « Les archives, le terrain et l’écriture » ou bien de Pierre Alonso² sur « Le football en Iran ». Celui de Manuela Ivone Cunha et Jean-Yves Durand³ – « Comment ça fonctionne ? » – aborde le chercheur et son œuvre au cours d’une longue conversation de très grande qualité ; on y découvre l’ethnologue, ses influences, rencontres et dettes intellectuelles, ses intérêts et curiosités épistémologiques les plus vifs ainsi que les thèmes majeurs de ses diverses enquêtes, le récurrent va-et-vient entre des objets de terrains proches et lointains, enfin bien sûr la Méditerranée, « bonne à penser ». Aussi, mon ambition n’est pas ici de proposer, dix ans plus tard, une révision ou une redite de ce très riche entretien que Manuela et Jean-Yves avaient conduit avec un ethnologue qui a marqué l’histoire de sa discipline.

Cette fois, Christian a été convié à parler de lui en toute simplicité. Il est heureux, et pour tout dire un peu inespéré, qu’il en ait accepté le principe ; car derrière l’aisance courtoise de l’homme mondain, Christian est discret et plutôt réservé. Mais avec le précieux concours de Valérie Feschet – je lui en sais gré –, Christian a finalement accepté le petit jeu de la « narration de soi », un « art » contemporain désormais populaire. Au travers de cet entretien, Christian dévoile – avec mesure – quelques éléments rendant compte – peut-être – de sa trajectoire de vie : il évoque son milieu d’origine, ses souvenirs de jeunesse, nous parle de ses parents,

1 C. Isnart, 2006.

2 P. Alonso, 2009.

3 M. I. Cunha, J.-Y. Durand, 2004. Cet entretien est désormais consultable en français : [<http://e-mediatheque.mmsh.univ-aix.fr/collection/icono/bromberger/Documents/Entretien-Bromberger.pdf>].

un peu de lui-même, rapporte aussi quelques hasards de la vie qui l'ont conduit à l'ethnologie, au Gilân⁴, au football, au poil. Car, inévitablement, dès lors que Christian parle de lui, l'ethnologie surgit ; cette discipline pour laquelle on peut sans doute parler de vocation, avec laquelle il a noué une relation singulière, à laquelle il a donné beaucoup, autant qu'elle l'a nourri. Christian, à sa manière, lui rend ici hommage. Et comme tout indigène s'étonnant de l'intérêt que lui porte son enquêteur, Christian n'a pas manqué de demander ce qu'on allait bien faire de toutes ces banalités. Les lire, tout simplement !

– Je suis né à Paris, mon père à Marseille, et le père de mon père était aussi marseillais ; son épouse était alsacienne. Cependant, me direz-vous, si mon grand-père paternel était marseillais, son nom ne l'était guère ; ce n'était pas « Escartefigue » mais « Bromberger », et en prononçant « berguer » ! Mon arrière-grand-père Herman Bromberger était suisse alémanique, venu à Marseille pour être employé chez Noilly-Pratt, la maison d'alcool. On a du mal aujourd'hui à l'imaginer, mais à cette époque la Suisse était pauvre et les gens migraient. Je suis d'ailleurs retourné dans cette Suisse alémanique d'Herman Bromberger, au bord du Rhin, et j'ai compris pourquoi il était parti ; ce n'était pas très drôle et ça devait sans doute l'être moins encore aux alentours de 1880, lorsqu'il en partit. Curieusement, à Marseille, la communauté des immigrés suisses était alors importante. Il y avait même une équipe de football composée presque exclusivement de ces Suisses de Marseille. Je ne sais si mon arrière-grand-père en avait fait partie, mais c'était une équipe importante qui avait même été championne de France. Bref, cet Hermann Bromberger a fait souche à Marseille et son fils, mon grand-père, parlait provençal.

Celui-ci épousa une Alsacienne, ma grand-mère, et je me souviens qu'enfants nous allions en Alsace visiter la famille grand-maternelle. Par la suite, mes grands-parents s'installèrent à Aix, rue Cardinale. Mon grand-père était journaliste au *Petit Marseillais*. Il mourut jeune, dans les années 1930, autour de l'âge de 50 ans. Et du coup, ma grand-mère déménagea, emmenant toute sa famille à Paris. Elle rejoignit mon oncle le plus âgé, le frère aîné de mon père, qui s'était déjà installé et travaillait comme journaliste. Chose curieuse, tous ses frères le suivirent, tous devinrent journalistes, à l'exception de mon père. Il y avait notamment les deux aînés, Merry et Serge, qui écrivirent ensemble des livres d'histoire immédiate, notamment *Les treize complots du 13 mai*⁵, qui était un livre important sur le coup d'État de mai 1958, à Alger. Mon père était le seul

4 Province d'Iran, terrain de ses premières enquêtes.

5 M. et S. Bromberger, *Les treize complots du 13 mai ou la Délivrance de Gulliver*, Paris, Fayard, 1959.

des frères à ne pas être journaliste. Il partagea cette différence avec l'une de ses sœurs, ma marraine, qui travaillait au ministère des Beaux-arts ; je l'ai très peu connue, elle décéda quand j'avais 6 ou 7 ans. Bref, mon père devint cinéaste, réalisateur, après d'ailleurs avoir été l'assistant de Jean Cocteau dans *L'Aigle à deux têtes* (1948). Il commença à travailler comme pompiste à Aix-en-Provence, à l'époque où il y avait encore des pompistes qui distribuaient l'essence dans les stations-services. Puis, quand il fut à Paris, il commença sa carrière dans le cinéma en étant ouvrier des salles obscures. Je ne sais plus par quelle circonstance il rencontra Cocteau mais, après avoir travaillé pour lui, il se lança dans la réalisation. Son début de carrière n'a pas mal marché ; il fit un film qui fut sélectionné à Cannes, un autre qui eut une distinction au festival de Berlin. Il y eut *Identité judiciaire* (1951), son premier film qui fut un succès, puis *Seul dans Paris* avec Bourvil (1952) et *Les fruits sauvages* (1954) qui fut primé à Berlin. Puis *Les loups dans la bergerie* (1960) et beaucoup d'autres encore. Cependant, par la suite ses films eurent moins de succès et il y eut des temps difficiles, même une période de vaches maigres. Ma mère se remis d'ailleurs à travailler. Elle n'avait fait que des études primaires mais avait cependant obtenu une spécialisation dans un métier qui n'existe plus à présent, celui de sténodactylographe. Et quand les temps furent un peu difficiles, elle s'était remise à travailler, non pas donc pour mettre un peu de beurre dans les épinards, mais des épinards tout court ! Elle travailla dans la presse, à un peu plus de 50 ans, à *Paris-Match* et à *L'Est républicain*.

Ma mère venait d'une famille comtadine, du Comtat Venaissin, dans le Vaucluse. À l'époque, il y avait en Provence la tradition de la *raubade*, le mariage par enlèvement. Ma mère ne fut pas enlevée, mais sa mère si ! Mon grand-père maternel, que je n'ai pas connu, était dinandier ; il travaillait les métaux et fit partie des Compagnons du Tour de France. Or, il enleva ma grand-mère maternelle – que je n'ai pas connue non plus – du côté de Carpentras, puis ils montèrent à Paris. Ce grand-père maternel était un anarchiste qui fut gazé durant la Première Guerre mondiale et en mourut quelques années plus tard. Mais c'était donc encore une famille méridionale qui s'installa à Paris ; si bien que, des deux côtés de mes filiations, il y a toujours eu ce thème de la Provence. Et pour mon père, ce thème fut surtout celui du « retour » en Provence. Pourtant, il n'y eut aucun lien direct avec mon propre « retour » à Aix-en-Provence ; enfin, « retour familial » si l'on peut dire puisque moi-même, en réalité, je ne connaissais pas la Provence. Je suis né à Paris, j'y ai vécu, j'y ai fait mes études, et après le Centre de formation à la recherche ethnologique – un centre de formation qui avait été mis sur pied par André Leroi-Gourhan pour professionnaliser les ethnologues –, alors même que j'étais au lycée d'Orléans en train d'enseigner le français, le latin et le grec, j'eus la possibilité de rejoindre Hélène Balfet qui donnait déjà des cours ici, à Aix-en-Provence.

Je n'étais donc pas rentier, comme me le demanda André Leroi-Gourhan quand je lui dis vouloir faire ce métier, et à vrai dire, il fallait travailler vite ! Mes parents étaient très compréhensifs, ils ne dirent jamais rien mais on sentait qu'il ne fallait pas traîner. En réalité, mon frère en était beaucoup plus conscient que moi. Nous sommes deux frères, Dominique est mon aîné de deux ans et demi, et il avait davantage l'impression que nous étions dans une situation économique précaire. Ce n'était pas mon sentiment ; je traversai l'enfance, l'adolescence puis la jeunesse avec une autre perception, moins inquiète. Bien sûr, je voyais comment vivaient d'autres familles qui résidaient dans de meilleurs quartiers et menaient d'autres trains de vie ; pour nous, c'était plus chic. Mais enfin, je ne le percevais pas non plus comme une souffrance ni une menace ; nous habitions tout de même dans le 5^e arrondissement, ce n'était pas le 16^e mais ce n'était pas mal.

Mes parents nous laissèrent toujours libres de faire ce que nous voulions. Pour ma mère, les études étaient quelque chose de très important, davantage que pour mon père qui n'en avait fait aucune et fut même plutôt cancre. Aussi observa-t-il, toujours, ses fils avec curiosité, en se demandant comment ils avaient pu réussir leurs études. Mes parents étaient donc d'une ouverture rare pour l'époque. Nous étions dans des collèges publics, sauf au début où nous étions à l'École alsacienne, une école protestante privée. Je ne sais pas très bien pourquoi nous étions là, si ce n'est qu'elle se situait tout à côté de la maison. Mais, très vite, nous allâmes à l'école publique, pour des raisons financières aussi...

Quand nous étions enfants, nous fréquentions davantage la famille de ma mère que celle de mon père. De ce côté-là aussi, on n'était pas très fortunés et on tirait plutôt la langue. Pourtant, je ne sais d'ailleurs avec quel argent ma grand-mère maternelle acheta un terrain en Haute-Savoie, au bord du lac de Genève ; bien sûr ce n'était pas Évian ou les zones de ce type mais, tout de même, avec le temps ce devint un lieu très coté. Et elle y fit construire une maison où nous allions passer nos vacances. Mon père avait horreur de cela ; ce n'était pas son univers, c'était celui de son épouse. Mais nous y passions les grandes vacances qui duraient trois mois à l'époque. Nous y sommes allés jusqu'en 1960 parce qu'à partir de là mon père acheta une maison, dans le Var, et il fallut aussi y passer une partie des vacances. Mon frère détestait cet endroit ; à 15 ou 16 ans, passer ses vacances dans une colline avec un chemin de terre de plusieurs kilomètres pour rejoindre une maison sans eau courante... Il préférait demeurer sur les bords du lac de Genève avec ses copains. Moi, ça ne me déplaisait pas, d'autant qu'il y avait aux alentours des paysans, des braconniers, tout un petit monde rural qui attisait peut-être déjà ma curiosité ethnographique...

À vrai dire, cette curiosité ethnographique commença en classe de philo ; je me mis à voyager. La première fois je fis du stop pour aller jusqu'en Grèce, en prenant néanmoins un bateau de Venise à Patras. L'année suivante, je fis la même chose avec un copain et nous allâmes jusqu'au cap Nord, en Norvège. Aller-retour en stop, en revenant par Rovaniemi. Puis, l'année suivante, nous fûmes en Turquie. Et là, oui, ce fut un peu la révélation. Nous allâmes jusqu'à la frontière syrienne, on traversa des villages, vit des mariages, découvrit un monde tout à fait différent qui profondément m'intrigua et m'excita. Je devais avoir 17 ans. Ce voyage de jeunesse en Turquie me marqua donc beaucoup, même s'il se finit mal puisqu'on eut un accident de la route assez terrible, en camion. Il se termina à l'hôpital français d'Istanbul, puis on fut hébergés très gentiment par un Turc qui nous accueillit chez lui. Un homme très sympathique que j'ai ensuite tenté de retrouver pour le remercier, mais en vain. On resta chez lui car on n'avait plus un sou, le copain s'étant fait voler son passeport : il nous fallut attendre pour recevoir de nouveaux papiers et moi, j'étais encore à moitié convalescent ; on m'ôtait encore des morceaux de bris de verre qui s'étaient incrustés dans ma tête à la suite de l'accident. C'était un bel accident, j'en garde une belle cicatrice que l'on pourra mieux observer à loisir lorsque je serai chauve. Mais, mis à part cette belle cicatrice, ce voyage me donna sans aucun doute deux choses : d'une part l'envie de faire de l'ethnologie, et d'autre part celle d'arrêter la prépa. J'étais en khâgne à Louis-le-Grand, je passai une première fois le concours de Normale que je ne réussis pas ; je n'en fus pas loin mais on réussissait rarement du premier coup, me disait-on. J'avais espoir de l'obtenir la seconde fois, mais j'en avais un peu assez de tout cela. En plus, je voulais apprendre le grec ; ma mère m'avait fait apprendre le russe et j'avais envie d'apprendre le grec. Je suivis donc des cours de grands débutants de grec à Louis-le-Grand et, par la suite, je passais un certificat de grec à la Sorbonne. Et je me suis mis aussi à faire des études d'ethnologie car je réalisai que c'était cela qui m'intéressait et m'attirait le plus. Après quoi, j'allai voir Leroi-Gourhan qui me dit « Continuez jusqu'à l'agrég pour assurer vos arrières ! ». C'est ce qu'on disait à cette époque car il n'y avait aucun débouché.

– *Tout cela était avant 1968.*

– Oui.

– *Vous venez donc d'un milieu où il y avait, de toute évidence, une ouverture d'esprit. Vos parents vous ayant laissé la liberté de vos choix ; était-ce un milieu intellectuel ? Un milieu laïc ?*

– Intellectuel... Je n'irai pas jusque-là... Laïc, non. Bon, du côté maternel, mon grand-père était un « anar » totalement antireligieux. Mais il y eut

une époque, vers la fin des années 1920, où il y eut des conversions. Les trois sœurs et le frère : tous se sont convertis dans la fratrie de ma mère. D'abord la sœur aînée qui resta bigote jusqu'à la fin de sa vie. Puis les deux autres sœurs – dont ma mère – et enfin le petit frère. Tous se convertirent au catholicisme, par le biais des pères du Saint-Esprit. Si bien que le dimanche matin, quand nous étions enfants, il nous arriva d'aller fréquenter l'Église des pères du Saint-Esprit rue Lhomond, où nous écoutions la messe du haut du balcon tandis que tous ces pères étaient en bas dans le chœur. L'un d'eux devint d'ailleurs évêque de la Guadeloupe, Monseigneur Jean Gay, et cela m'impressionna beaucoup parce que, quand il rentrait de Guadeloupe et qu'il venait à la maison, ma mère se mettait à genoux devant lui et il la bénissait. Je me souviens aussi du révérend père Griffin qui était Irlandais. Mon père regarda tout cela d'un œil plus éloigné ; il n'alla jamais à la messe. Ma mère, en revanche, fut très fidèle. Donc, enfants, nous allions au catéchisme ; je fus baptisé, confirmé, première communion, louveteau, tout y passa et cela me marqua beaucoup puisque je suis resté très pieux jusqu'à 22 ans je crois.

– *Jusqu'à l'ethnologie ?*

– Non. Il y avait déjà l'ethnologie. C'est à la suite de circonstances personnelles que la pratique s'est d'abord arrêtée, et la croyance a cessé ensuite. Ce sont toujours des ruptures difficiles ; sur un plan personnel plus que familial. En dehors de la vieille tante qui vécut de manière dramatique que je « perde la foi », cela n'a pas généré de rupture avec ma famille. Mais la perte de la foi s'est imposée et sans doute l'ethnologie y a aussi contribué. Découvrir la foisonnante variété des croyances possibles a dû entamer celle qui était la mienne. D'ailleurs, ce qui reste encore aujourd'hui extraordinaire pour moi, c'est que même si les gens sont à présent conscients de cette multiplicité, ils s'accrochent néanmoins à leur propre croyance localisée. Je me souviens avoir eu des conversations en Iran à ce propos, avec des gens que je connaissais, leur disant : « Mais enfin, si vous étiez né au Burkina Faso ou au Japon par exemple, vous n'auriez pas les mêmes croyances ! ». Et ils me répondaient : « Oui, tu as raison, mais quand même... ». Donc oui, sans doute l'ethnologie a-t-elle joué.

– *Vous avez fait deux mariages.*

– Oui.

– *Je me souviens que, quand nous étions étudiants, vous vous amusiez à nous choquer en vantant les mérites du mariage de raison.*

– Arrangé ! Les vertus du mariage arrangé ! Oui. Cela me vient de l'Iran et d'une réflexion sur nos propres sociétés. À vrai dire, j'ai toujours trouvé

paradoxal qu'au sein de nos sociétés modernes, qui sont des sociétés extrêmement rationnelles qui gèrent et organisent le futur des individus de manière très codifiée, où avant même qu'ils soient nés les individus sont inscrits dans des catégories et des registres qui les fichent et codifient leurs destins, et bien curieusement, quand arrive le moment de l'alliance – qui est peut-être l'un des moments les plus essentiels de l'existence – les gens sont laissés à eux-mêmes et à leur libre décision ! Alors là, c'est au hasard que la rencontre a lieu, sur les bancs d'un amphithéâtre, sur une plage, et l'individu va décider de s'engager, parfois avec un peu de naïveté, alors même qu'il s'agit – encore une fois – d'une décision tellement importante. Et cette décision est prise en raison d'un sentiment, qui est tout à fait honorable, mais qui, hélas, ne dure pas très longtemps : l'amour. Les spécialistes nous disent que cela dure deux à trois ans ; après, bien sûr, cela se transforme dans des formes de connivences plus ou moins fortes, mais enfin la décision de l'alliance se fait sous l'effet d'un sentiment relativement éphémère et, par conséquent, je trouve complètement irrationnel que des sociétés si rationnelles laissent un choix aussi important à des rencontres aléatoires. Enfin, heureusement la sociologie met un peu d'ordre dans tout cela car, bien évidemment, les bancs des amphithéâtres ou les diverses plages sont généralement fréquentés par des personnes des mêmes milieux. Mais à côté de cela, je voyais en Iran le fonctionnement des mariages arrangés ; je ne parle pas des mariages forcés qui sont une horreur, mais bien des mariages arrangés où les gens discutent pendant des mois en faisant le tour des possibles, en se disant qu'un tel avec une telle ça ne marcherait pas pour ceci ou pour cela, que celle-ci est trop bigote pour lui, qu'il s'enquiquinera, qu'en revanche celle-là pourrait mieux correspondre et qu'inversement elle trouverait avec lui un équilibre, etc. Ce sont les femmes qui souvent font cela. Et au fond, toutes proportions gardées, c'est là un peu ce que font aujourd'hui les agences matrimoniales qui évaluent et établissent le choix des possibles en fonction de critères, et qui permettent peut-être d'éviter qu'il y ait ensuite des drames quand, au final, il y a trop de disparités dans les goûts. Alors, oui, le mariage arrangé plus que de raison. Je sais qu'au pays de la Saint-Valentin, cela choque quand je le dis. Cela étant, je n'ai fait moi-même aucun mariage arrangé, que des mariages d'amour ; le premier n'a pas marché, le second si. Et j'ai eu trois enfants ; deux du premier mariage qui a peu duré, et un du second qui a beaucoup duré.

– Parlons à présent des objets ethnologiques sur lesquels vous avez arrêté votre attention. Vous semblez avoir été intrigué par l'inédit, l'inattendu, ce qui n'est pas habituellement regardé. Ce n'est pas une attirance pour la « beauté du mort », mais pour ce qui est oublié ; ainsi le Gilân, c'est « L'autre Iran », le football fut également une révélation pour une discipline ethnologique qui ne l'avait pas vu, et puis le poil...

– Oui, c’est vrai. Quand j’ai commencé à travailler sur le football, ce n’était pas bien vu. Ce n’était pas un objet légitime de l’anthropologie. Je ne sais pas si c’est dans ma nature de me dire « Tiens ! Je vais travailler sur des objets qui n’ont pas été étudiés », mais c’est dans celle de l’ethnologie de chercher à décaler son regard, de modifier le point de vue. Je peux vous raconter la genèse de l’intérêt pour ces trois objets.

Pour l’Iran, tout démarre au fond un peu par hasard, comme toujours. D’abord, depuis mon voyage de jeunesse en Turquie, le Moyen-Orient m’intéressait. À l’époque, il y avait aussi des options d’aire culturelle et j’avais suivi celle de Maxime Rodinson sur le Moyen-Orient. Mais au départ je voulais travailler sur l’île de Sokotra qui est une île au sud de l’Arabie saoudite et j’avais commencé à suivre les cours de langue guèze et de sud-arabique. Puis, quand j’ai vu les difficultés qu’il y avait pour aller à Sokotra, j’ai dû me rendre à l’évidence que c’était pratiquement impossible d’y faire de l’ethnographie. Et à ce moment-là j’étais déjà prof à Orléans ; mais dès que je revenais à Paris, je traînais volontiers au Musée de l’Homme. Or, il se créait là-bas une équipe sur l’Iran. L’Iran, c’était un Moyen-Orient qui m’intéressait ; le persan est une langue indo-européenne, ce qui n’était pas pour me déplaire, et puis il y avait des crédits. Bref, c’est aussi comme cela que les choses ont peu à peu débuté. Arrivé en Iran, j’ai fait à la fois le tour de ce qui se faisait à ce moment-là dans la discipline, et aussi le tour du pays. C’est comme cela que je suis arrivé au Gilân, qui m’a paru bien particulier et intéressant. À l’époque, tout le monde travaillait sur les sociétés de pasteurs nomades, ce n’était pas ce qui m’attirait le plus et le Gilân me paraissait inattendu et surprenant. Il y avait donc peut-être bien une quête de particularité, oui, mais aussi une bonne dose de hasard.

Pour le foot... J’ai toujours aimé le football, j’y ai même joué comme goal quand j’étais au lycée Montaigne et, pour tout vous dire, je n’étais pas très bon. Ça se passait juste à côté de Bagatelle où il y avait plusieurs terrains de foot et c’est là qu’on allait avec l’association sportive des lycéens pour les entraînements et les championnats. Et puis on jouait aussi au foot à la sortie du lycée, ce qu’on appelle maintenant le collège ; on jouait au jardin du Luxembourg où c’était interdit. Alors il y avait toujours des gardiens qui venaient tôt ou tard avec leurs sifflets et nous partions en courant ; on laissait sur les bancs nos affaires, que nous revenions récupérer ensuite. Un jour, il y eut un gardien plus malin que les autres qui se précipita sur nos affaires pour les confisquer, et il fallut que nos parents viennent les chercher... Mais le plaisir pour ce jeu est toujours resté. Je me souviens d’une fois où j’étais invité à dîner chez l’ami Digard et il me trouva étonnamment grossier parce que j’avais allumé chez lui la télévision pour suivre absolument un match de football. Quant à l’intérêt scientifique, il a démarré avec l’Iran. J’étais allé en Iran en 1982 et c’était une époque épouvantable. C’était la guerre, la répression, la chasse à tous les opposants. Je me suis retrouvé

dans ce village du Gilân, au milieu de gens passionnés par leur révolution. Et puis j'avais aussi croisé des gens passionnés de football, alors même qu'il n'y avait plus de matchs prévus ; mais ils continuaient à en parler, avec passion, et ce malgré le contexte. C'est en rentrant de là que je me suis fait cette réflexion : au fond, pourquoi s'intéresser à ce qui intéresse les anthropologues plutôt que de s'intéresser à ce qui intéresse les gens... Et je suis retourné au stade vélodrome de Marseille, où je n'avais plus mis les pieds depuis sept ou huit ans, et j'ai réalisé la passion qui y régnait. Tous ces gens passionnés pour une chose aussi dérisoire, avec des chants, des chorégraphies, bref toutes ces choses que l'on recherche habituellement sur les terrains ethnographiques. L'évidence de l'intérêt de cet objet m'a immédiatement frappé. Je me suis alors demandé si cela avait été étudié ; j'ai trouvé quelques études sociologiques, quelques autres historiques mais, sur le plan anthropologique, il n'y avait pas grand-chose. C'est de là, en somme, que tout est parti.

Enfin le poil. Cela relève de ce que j'appelle les injonctions sensibles venues du terrain. En Iran encore... Quand vous arrivez en Iran, le poil et les cheveux sont des sujets qui sollicitent votre attention immédiatement. Or, ce qui m'avait assez vite intéressé était la révolution des sourcils ! En Iran, la veille du mariage, les femmes sont épilées ; avec pâte dépilatoire à base de chaux, cires et diverses techniques, on transforme un corps velu en un corps de femme, en l'espace d'une soirée. Également avec les sourcils ; les Iraniennes ont des sourcils étonnants, deux arcs très fins et parfaits, mais avant cela ce sont des « pattes de chèvre » ! Ensuite, dans un autre registre, il y a les clercs avec de multiples variantes de longueur et de coupes du poil. Chez les mystiques soufis c'est extraordinaire, les fidèles portent des chapeaux et quand ils les ôtent, ils découvrent d'incroyables chevelures. Bref, il y avait véritablement une interrogation qui venait du terrain ; et aussi du terrain de football ! Puisque là également les footballeurs offrent souvent une illustration de l'étonnante transformation des coupes et rasages du poil et des cheveux. Cette fois encore, quand on se penchait sur la littérature, hormis quelques travaux qui avaient été menés aux États-Unis, les études étaient plutôt de type journalistique.

– *L'ethnologie est votre « passion ordinaire ». Vous la pratiquez à 100 % ?*

– Oui. À peu près. C'est aussi pour cela que je n'envisage pas la retraite avec délice. Mais j'ai tout de même d'autres passions. Le foot, bien sûr ! Le whisky, mais modérément ! C'est pour le soir, pas dès le matin ! Puis la famille. Mais « passion » n'est peut-être pas le bon terme. Y compris pour l'ethnologie d'ailleurs ; c'est un intérêt très fort et une discipline dans laquelle je me suis finalement totalement retrouvé. Je me suis demandé si j'aurai pu vivre la même chose avec une autre discipline ; j'ai fait des

lettres classiques et j'ai commencé à les enseigner mais passer ma vie sur Pindare ou sur Virgile, quelle que soit l'admiration que j'ai pour ces poètes, je ne me voyais vraiment pas faire cela. Je préfère les gens aux textes. Et c'est un point que j'ai toujours tenu pour essentiel, y compris d'ailleurs dans la manière de faire de l'ethnologie ; dans la religion, par exemple, je me méfie un peu des textes et je préfère observer les religions en regardant les gens croire, plutôt qu'en lisant les textes auxquels ils disent croire.

– Depuis le début de votre carrière et jusqu'à aujourd'hui, vous avez suivi le cheminement de cette discipline qui a beaucoup changé. Elle est peut-être à présent dans une phase critique de son histoire, où ce qui a longtemps fait sa singularité se dilue quelque peu. Comment regardez-vous cette évolution ?

– Oui, la discipline a en effet beaucoup changé. Elle traverse à présent une crise institutionnelle dont témoigne le fait que les catégories « ethnologie » ou « anthropologie » disparaissent peu à peu des cases de nos rapports officiels. Quand j'y ai fait mes premiers pas, il y avait une forte césure entre ceux qui « avaient un terrain exotique » et ceux qui n'en avaient pas. La première fois que j'ai entendu dire « votre terrain », c'était de la bouche de Leroi-Gourhan. Je m'étais demandé « qu'est-ce que c'est que cela ? ». Mais j'avais compris qu'à cette époque, l'ethnologie, c'était effectivement « un terrain » que détenait l'ethnologue d'un bout à l'autre de sa carrière et que surtout il ne devait pas en changer ! Chacun avait donc son étiquette. Il y avait tout de même ceux qui avaient un « double terrain », comme quelques-uns aux Arts et traditions populaires, parce qu'ils faisaient aussi de l'eupéanisme ; mais, sur ce volet, on ne considérait pas cela comme de l'ethnologie, plutôt comme du folklore. Il fallait donc avoir aussi un terrain ethnologique « vrai », lointain et exotique. Les choses ont donc beaucoup changé, pour le meilleur et pour le pire. Il y a eu, d'une part, me semble-t-il, un recul de l'enquête de terrain par rapport à ces gens qui étaient totalement absorbés par leur terrain, et ceci au profit d'un développement épistémologique important, non seulement au sein de l'ethnologie mais aussi aux confins de la philosophie et de la psychologie. Or, cet apport fructueux a paradoxalement contribué à perdre l'identité même de cette discipline. L'anthropologie cognitive par exemple est très intéressante mais n'est-ce pas plutôt du ressort de la psychologie ? Je ne suis pas certain que nous ayons tout l'équipement professionnel pour nous y adonner. Alors, est-ce qu'une discipline peut se borner à poser des questions ? C'est un peu ce que devient l'anthropologie. Le risque est que cette discipline se dissolve et devienne « une forme de discours », un « certain regard », appliqué ici et là sur divers sujets de société ; c'est l'impression que je ressens quelquefois dans certaines universités où je vois quels types d'enseignement la

discipline propose à ses étudiants. Ce n'est pas le cas ici. Mais je crains parfois que la discipline ne revête plus qu'un caractère propédeutique, avec le risque d'une dé-spécification par la perte de ses deux grands moteurs qui étaient l'ethnographie et le comparatisme. Le premier s'est amenuisé et le second nécessite de lire beaucoup, d'acquérir une solide connaissance dans la culture de la discipline. En outre, la difficulté est aussi le foisonnement contemporain ! Vous savez, quand j'ai commencé mes études d'ethnologie, lorsqu'un livre sortait c'était l'événement ! Il y avait deux, trois revues, on lisait *L'Homme* et les deux ou trois ouvrages qui sortaient dans l'année. Tout ceci était lu et discuté. Maintenant, ce n'est plus possible, on ne peut plus suivre. C'est une grande richesse mais il faut être attentif et vigilant à ce que l'anthropologie ne devienne pas la spécialité des idées générales. Il y a donc un double risque, occasionné par la perte de l'enquête de terrain : celui du braconnage dans des disciplines adjacentes dont on ne maîtrise pas toujours les outils, et celui des idées générales, qui amènent souvent à signer des pétitions plutôt qu'à faire des sciences sociales.

– *Il y avait aussi une empathie des ethnologues pour leur terrain. Empathie qui tournait parfois à l'idéologie, d'ailleurs presque naïve, où on allait voir ailleurs si c'était mieux.*

– Oui, il y avait en effet ce phénomène d'identification par lequel les ethnologues vantaient généralement les qualités de tels ou tels aspects des sociétés où ils travaillaient, parfois une défense systématique au sens où il ne fallait pas en dire du mal, et certains aussi épousaient leurs terrains en se mariant avec une autochtone. Il y avait à la fois trop de proximité et aussi, cela peut se comprendre, l'envers du colonialisme par une valorisation extrême des sociétés étudiées alors même que celles-ci pouvaient parfois être cruelles ou destructrices du milieu naturel. Je me souviens à ce propos qu'on nous apprenait que les sociétés traditionnelles étaient respectueuses du milieu naturel, qu'on ne tue pas les phoques à telle ou telle saison, que sais-je encore, et aujourd'hui les gens qui travaillent sur ces questions d'écologie humaine ont des positions beaucoup plus nuancées.

– *Vous-même, n'avez-vous pas toujours travaillé sur des objets et des gens pour lesquels vous aviez une certaine empathie ? Avez-vous travaillé sur ce qui vous déplaît ?*

– Non, c'est vrai. Quand j'ai commencé à travailler sur le foot, j'avais un collègue qui travaillait lui aussi sur le foot et qui avait écrit des choses fort intéressantes, il s'agit d'Alain Ehrenberg. Et un jour il me dit qu'il voulait travailler sur les drogues et me proposa de m'y mettre avec lui ; mais là, non, je lui ai dit que vraiment, ce sujet je ne pouvais pas, qu'il me fallait avoir une certaine attirance pour les gens et pour les choses ; autant un

supporter de foot, même s'il tient des propos excessifs, je peux trouver un point d'accroche avec lui. Mais la drogue, la toxicomanie et ses ravages, non, je ne pouvais ni ne voulais. C'est pour moi un des paradoxes de la discipline : on ne peut bien travailler sur un sujet que si on a des relations d'amitié et de sympathie avec les gens. Il faut des relations de proximité et d'intimité, sans quoi on est dans un échange d'informations où les gens nous servent d'ailleurs ce que l'on veut entendre ou bien ce qu'ils ont lu dans les journaux. Alors évidemment, je cours le risque de la valorisation des objets sur lesquels je travaille, ce que me reproche d'ailleurs souvent ma femme.

– Dès lors, sur la question de l'acte d'engagement dans la cité, vous seriez davantage quelqu'un qui s'engage en faveur plutôt que contre une cause. Êtes-vous de ces ethnologues qui ne peuvent envisager leur travail sans l'accompagner d'un engagement ?

*– À vrai dire je ne suis pas très à l'aise avec l'engagement et les expériences que j'ai eues n'ont pas été très heureuses. Vous savez, je garde toujours sur le cœur le problème de la révolution iranienne. Au départ, je n'aimais pas le régime du chah qui était un régime dictatorial et j'ai été séduit par ce mouvement qui, en plus, mettait à plat toutes les histoires marxistes dont on nous rebattait les oreilles sur la classe ouvrière, organisant un parti d'avant-garde ; ce n'était pas cela, en outre les éléments culturels étaient importants et donc l'ethnologue se sentait plus intéressé. Aussi, lorsqu'il y a eu cette révolution je me suis dit : « Ah ! Voilà quelque chose de nouveau. » Puis, quand je suis retourné en 1982, oh là là, quel choc ! Et là, je dois dire que je m'étais un peu engagé en écrivant des articles dans des journaux, ce que je ne ferai plus aujourd'hui. Ce fut une expérience fâcheuse. Je ne renie pas du tout les articles que j'ai écrits à ce moment-là dans des revues, sur le plan de la compréhension : « Comment expliquer un tel phénomène », avec beaucoup de modestie cependant parce qu'on explique toujours *a posteriori*. Mais ce que j'ai pu écrire par ailleurs sur un ton d'engagement, quand on voit ce que ça a donné, je ne le ferai plus aujourd'hui. Mais il y avait une telle incompréhension à ce moment-là, on tapait tellement sur l'Iran, sur le clergé islamique, à *Paris Match* et dans d'autres journaux similaires, c'était vraiment atroce ce qu'on racontait et rapportait : c'était un peu le premier cycle d'une diabolisation et on avait l'impression que tout ce qu'il y avait de mal dans ce monde s'était concentré sur des vieillards barbus musulmans. Bon. Tel était en somme le contexte dans lequel j'avais réagi. Au-delà de cela, j'ai toujours considéré que l'ethnologue devait se garder de devenir un militant ou du moins séparer nettement les deux activités. Je me méfiais de cela par exemple avec des copains qui étaient par ailleurs au Parti*

communiste ; je me demandais souvent si leur travail était de l'ethnologie ou de la sociologie, ou bien si c'était du communisme, et je crois qu'il y avait effectivement une forte zone grise, où on sentait que l'article devait aller dans telle direction qui correspondait à celle de l'idéologie. Je me méfiais aussi de cela chez les gens qui travaillaient sur le religieux : dans les labos, il y avait beaucoup de curés, de curés défroqués, ou bien d'anciens militants de telle ou telle association, ou alors des imams, etc. Et j'avoue m'être toujours demandé s'ils étaient là pour en découdre avec leur passé ou bien pour justifier leurs croyances. Bref, c'est vrai que je me suis toujours méfié des risques de confusion entre ce qu'on pourrait donc appeler ethnologie et militantisme.

– *Quand on pense à vous ainsi qu'à la notion d'engagement, c'est immédiatement le nom de Germaine Tillion qui vient à l'esprit.*

– Oui. Il y a Germaine Tillion. Là c'est tout autre chose. D'abord, *Le harem et les cousins*, quoi qu'on en dise, selon moi est un grand livre qui a mis le doigt sur quelque chose ; quelque chose sur quoi on aurait peut-être voulu ne pas mettre le doigt parce que c'est mal vu ou, comme on dit, « c'est plus compliqué ». Cela étant, c'est selon moi un grand livre de la discipline. Ensuite, elle a fait l'ethnographie de Ravensbrück, puis elle s'est engagée dans une expérience de résistante mais en même temps avec un souci de la vérité qui m'a toujours absolument fasciné. Germaine Tillion, avec Geneviève Anthonioz de Gaulle, une autre femme qui est entrée au Panthéon, va aller en 1951 dans une petite ville d'Allemagne pour dire : « Non, non ; cette femme-là que vous êtes en train de condamner, c'était une idiote, une gardienne de camp de concentration, mais ce n'est pas elle qui a tué des gens ! ». En 1951, il fallait le faire ! La vérité primait avant tout et d'ailleurs elle récrivait deux ou trois fois le même livre en ajoutant des choses et en se corrigeant. Par ailleurs, elle avait aussi une idée qui me paraît très simple, selon laquelle il vaut mieux faire des actes concrets, positifs, que signer des pétitions. Ces actes concrets, c'était par exemple en 1957, quand elle va, pendant la bataille d'Alger, voir Yacef Saadi, qui dirigeait le FLN d'Alger, pour lui dire d'arrêter de tuer des civils et qu'en échange, elle prenait l'engagement de faire cesser les actions contre les civils dans la casbah ; et en effet, elle avait réussi à instaurer une trêve pendant deux-trois mois jusqu'à ce que Yacef Saadi soit lui-même « embastillé » et que les choses dégénèrent. Alors Germaine Tillion, oui, j'ai pour elle une triple admiration. D'abord pour la femme ; cette femme qui va faire trois terrains avant les années 1940 dans les Aurès ; il n'y en avait pas beaucoup. Ensuite pour l'ethnologue, enfin pour la résistante. L'ethnologue est bien sûr moins connue que la résistante. Et Germaine Tillion, son credo c'était de faire des actions concrètes ! Pour ma part,

plutôt que de grands engagements, je préfère aussi aller faire la maraude aux *Restos du Cœur* tous les lundis soirs.

– *Ainsi vous êtes à présent un « enfoiré ».*

– Oui, depuis août dernier ! Tous les lundis soirs, avec une petite équipe des *Restos du Cœur* nous faisons le tour d'Aix, le soir, dans une camionnette, pour distribuer de la nourriture aux SDF qui sont dans la rue, ou bien des vêtements lorsqu'on en a. Puis, durant l'hiver, on le fait à Marseille.

– *Christian, maintenant que vous êtes à la retraite, qu'est-ce qui vous manquera le plus ?*

– L'enseignement.

Références bibliographiques

- Alonso P., 2009, « Entretien avec Christian Bromberger », *La Revue de Téhéran*, Mensuel culturel iranien en langue française, 49, déc., [<http://www.teheran.ir/spip.php?article1089>].
- Cunha M. I., Durand J.-Y., 2004, « Como é que isto funciona... Entrevista com Christian Bromberger », *Etnografica*, VIII, 2, p. 357-376 [<http://etnografica.revues.org/>].
- Isnart C., 2006, « Les archives, le terrain et l'écriture. Entretiens avec Christian Bromberger et Bernard Lortat-Jacob », *Terrain et archive*, 22 juin [<http://lodel.imageson.org/terrainarchive/document164.htm.l>].

Sur la route... avec Christian Bromberger

Célia FORGET

Cet article est avant tout un témoignage que je souhaiterais offrir à Christian Bromberger que j'ai côtoyé au titre de professeur et de directeur de recherche tout au long de mon cursus universitaire à l'Université de Provence et à l'étranger. De l'univers du sport – lui le football, moi le tennis – au patrimoine immatériel et sa reconnaissance institutionnelle en France et au Québec, en passant par la culture de la mobilité nord-américaine dans laquelle je l'ai conduit, rares sont les sujets de recherche pour lesquels Christian Bromberger ne s'est passionné et pour lesquels il n'avait mot à dire. Devant sa curiosité intellectuelle indéfectible et son érudition, je ne peux être qu'admiration et saluer le chercheur qui m'a guidée sur le chemin de l'ethnologie en témoignant, par cet article, des bienfaits de ses enseignements, de ses conseils, de ses critiques, de ses questionnements et de nos divergences.

Ma rencontre avec Christian Bromberger s'est faite lors d'un projet de terrain ethnologique à réaliser dans le cadre d'un cours de Licence. Je souhaitais m'intéresser à l'univers du tennis, dans lequel j'évoluais depuis longtemps, et plus particulièrement à son public. C'est donc par la lecture que je pris connaissance d'un pan des travaux de Christian Bromberger sur le football et ses *supporters*. Son ouvrage (en collaboration) *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*¹ et ses articles, notamment « Passions pour "la bagatelle la plus importante du monde" : le football² », « Allez l'OM ! Forza Juve ! La passion pour le football à Marseille et à Turin³ », m'ont permis de comprendre à quel

1 C. Bromberger (avec la coll. d'A. Hayot, J.-M. Mariottini), 1995.

2 C. Bromberger, 1998.

3 C. Bromberger *et al.*, 1987.

point le sport pouvait être un miroir de la société et le spectacle sportif un microcosme expérimental dans lequel les règles sociétales s'effacent au profit de comportements partisans. Je rencontrai alors Christian Bromberger pour qu'il me guide dans le projet de travailler sur le public de la Coupe Davis au tennis. C'était en 1999. Je me souviens du chercheur souhaitant en premier lieu tester le sérieux du projet avant de manifester son intérêt. Une fois esquissées mes ambitions méthodologiques et mes hypothèses de recherche, tout comme les démarches entreprises pour réaliser ce terrain, je découvrais le chercheur curieux d'entrer dans un nouvel univers, celui du tennis, et de découvrir si un parallèle pouvait être établi entre les partisans de football et ceux du tennis. Ce projet terminé, c'est lui qui m'encouragea à poursuivre mes recherches sur le tennis, sport peu étudié en ethnologie, dans le cadre d'une maîtrise sous sa direction.

De 2000 à 2001, nous avons donc échangé à plusieurs reprises sur la problématique suivante : l'expression de l'identité féminine à travers le tennis. M. Bromberger m'a alors introduite à maints ouvrages sur le genre, le paraître, le corps et le vêtement, qui ont influencé mes choix à faire l'année suivante pour le DEA. Les discussions que nous avons eues concernant les avantages et les inconvénients d'étudier un sujet qui nous est familier m'ont amenée à réfléchir à l'orientation que je souhaitais donner à la suite de mes études. J'avais envie de changement et Christian Bromberger m'a grandement encouragée à aller étudier un an à l'étranger dans une université anglophone afin de parfaire mon anglais mais surtout d'être confrontée à l'inconnu : nouveau pays, nouvel enseignement, nouveau sujet d'étude. Partie faire mon DEA à l'Université McGill à Montréal (Canada) avec comme idée de travailler éventuellement sur le genre ou la sexualité, c'est un tout autre univers dans lequel je me suis plongée et ai entraîné Christian Bromberger.

Cet univers, celui du *full-time RVing* – mode de vie mobile consistant à vivre à plein temps dans une caravane ou un camping-car en Amérique du Nord – lui était jusqu'alors inconnu, ce dont je n'étais pas peu fière. Aucune étude ethnologique n'ayant été menée sur le sujet, Christian Bromberger vit une belle opportunité de s'y intéresser, d'autant que plusieurs millions de personnes optent pour ce mode de vie. Bien entendu, ni lui ni moi ne connaissions le réel potentiel de ce sujet, mais l'un comme l'autre étions intrigués et souhaitions en savoir plus. C'est ainsi que de 2002 à 2006, pour le DEA et le doctorat, nous entreprîmes de continuer l'aventure ensemble, lui à titre de directeur de recherche, et moi à titre d'« apprentie ethnologue », comme il se plaisait à le dire. Je partis alors sur la route à la découverte de ces nouveaux nomades nord-américains, et c'est lors de ce terrain de recherche que je fus confrontée aux réalités quotidiennes auxquelles fait face l'ethnologue. Je me souviens alors d'un repas avec Christian Bromberger à mon retour du terrain lors duquel je lui expliquais

mes quelques mésaventures, notamment ma rencontre dans le désert de l'Arizona avec des individus armés, d'autres sous l'emprise de la drogue, des serpents à sonnette et des chiens errants. C'est alors qu'il plaisait en affirmant que mon rite de passage venait d'avoir lieu et que je quittais maintenant le statut d'apprentie ethnologue pour celui d'ethnologue !

Durant toutes ces années, ce qui me fascina et me fascine toujours chez Christian Bromberger, c'est sa capacité à se questionner en permanence et à sortir des sentiers battus. Tout au long de mes recherches, il n'a cessé de me faire réfléchir sur tel ou tel aspect que j'effleurais ou n'abordais pas, toujours dans l'optique de me faire évoluer en tant que chercheuse. Je me souviens des rendez-vous que nous prenions dans son bureau à la Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme pour qu'il commente les chapitres de ma thèse. Il ne s'en doute probablement pas, mais c'était toujours une épreuve. J'y allais pleine d'espoir de l'avoir convaincu par mes écrits, mais en revenais souvent avec plus de questionnements que de convictions. Comme il me le disait, « ne nous attardons pas à ce qui est bon, mais parlons de ce qu'il faut améliorer ». Cela était difficile à entendre, mais je le remercie car je n'aurais jamais autant creusé ce sujet s'il m'avait félicitée à chaque rencontre. Et après chacune d'elles, je m'étonnais de son érudition, par les ouvrages qu'il me conseillait de lire qui étaient à mille lieux de ses propres intérêts de recherche, et tous les questionnements qu'il soulevait.

Si ses conseils judicieux en tant que directeur de recherche ont été des plus précieux tout au long de mes recherches, c'est également à la suite d'un de ses conseils qu'il m'a été offert de poursuivre mes études doctorales en cotutelle avec l'Université Laval au Québec grâce à l'obtention d'une bourse accordée par la Chaire de recherche du Canada en patrimoine ethnologique détenue par Laurier Turgeon. Cette décision allait grandement influencer mon avenir puisque je vis depuis à Québec et travaille à l'Université Laval. Christian Bromberger n'a cessé depuis toutes ces années de me répéter que s'il m'était possible de travailler au Québec, il me fallait saisir cette chance au vu de la situation difficile en France pour les jeunes chercheurs et des réelles opportunités qui m'étaient offertes au Québec. C'est ainsi qu'après mon doctorat, je poursuivis une recherche postdoctorale au Québec sur le patrimoine immatériel québécois.

Le patrimoine immatériel est un autre sujet sur lequel nous avons débattu avec Christian Bromberger lorsque je coordonnais un projet d'inventaire sur les ressources ethnologiques du patrimoine immatériel du Québec. S'il voyait tout à fait l'intérêt de s'intéresser au patrimoine immatériel, il était plus sceptique sur le projet même d'un inventaire et le fit savoir lors d'une présentation au congrès de l'American Folklore Society et de l'Association canadienne d'ethnologie et de folklore, à Québec en 2007. Il ne fallait pas que l'inventaire soit une fin en soi, mais une prémisse à une réflexion

ethnologique plus large sur le patrimoine immatériel. Je comprenais ses arguments mais affirmais également l'importance de collecter un maximum d'éléments sur ces traditions qui tendent pour beaucoup à se perdre. Je suis d'accord avec lui que le travail d'inventaire doit par la suite servir les recherches entreprises par d'autres ethnologues et ne doit pas être l'aboutissement d'un travail ethnologique, mais un point de départ. Reste à voir avec le temps si ces projets, développés aujourd'hui dans maints pays, servent bien la recherche ethnologique.

Ce même congrès de 2007 fut l'occasion d'entendre en séance plénière pour la première fois le nouvel objet d'étude de Christian Bromberger, qui en surprit plus d'un : la pilosité. Si le sujet peut faire sourire, sa manière de le traiter et de l'analyser est impressionnante⁴. Les résultats qu'il présentait à partir de son étude ethnologique comparative menée dans le bassin méditerranéen et au Proche-Orient ont permis de saisir à quel point le poil pouvait être un révélateur important du respect, ou non, des normes sociales, politiques ou religieuses, tout comme de l'appartenance à un groupe, une famille ou un statut social. Il apportait donc un tout nouveau regard sur un objet d'étude ô combien quotidien et pourtant délaissé dans le champ des études ethnologiques.

S'il est un aspect que j'admire au plus haut point chez Christian Bromberger, c'est sa capacité à élargir ses champs d'intérêt et à étudier des objets des plus diversifiés, comme en témoignent ses études sur les identités régionales dans la province du Guilân en Iran, le football dans les sociétés européennes contemporaines, la pilosité et son traitement social et culturel, les échelles et les méthodes ethnologiques. Je ne doute aucunement que d'autres sujets s'ajouteront maintenant qu'une page de sa carrière se tourne. En effet, sa retraite lui permettra probablement de poursuivre d'autres aventures ethnologiques, qu'il l'avoue ou non.

Je tenais par cet article à remercier Christian Bromberger pour son accompagnement tout au long de mes études, son amitié, et à lui faire part de toute mon admiration pour le chercheur, le directeur et le professeur qu'il est. Il est sans conteste l'une des personnes qui a le plus influencé mon cheminement en tant qu'ethnologue et qui demeure un modèle à suivre. Monsieur Bromberger, recevez, par cette modeste contribution, mes meilleurs vœux pour votre retraite et l'expression de mon amitié la plus sincère.

4 C. Bromberger, 2008.

Références bibliographiques

- Bromberger C., Hayot A., Mariottini J.-M., 1987, « Allez l'OM ! Forza Juve ! La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, 8, p. 8-41.
- Bromberger C. (avec la coll. d'A. Hayot, J.-M. Mariottini), 1995, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Bromberger C., 1998, « Passions pour "la bagatelle la plus importante du monde" : le football », in C. Bromberger (dir.), *Passions ordinaires. Du match de football au concours de dictée*, Paris, Bayard, p. 5-38.
- Bromberger C., 2008, « Hair: From the West to the Middle East through the Mediterranean », *Journal of American Folklore*, 121, automne, p. 371-399.

Ethnologie et Cinéma

Philippe GRAND

C'est ma dévorante passion d'enfant pour le football, mon intérêt à l'adolescence pour l'ethnologie et le cinéma, puis une longue suite de hasards – si chers à Christian Bromberger – qui ont permis la rencontre de nos chemins d'ethnologue et de réalisateur.

1990. Passions et rituels du foot

Engagé par la Télévision suisse romande (TSR), j'avais déjà réalisé une série de documentaires consacrés au patrimoine populaire suisse avec des ethnologues (Rose-Claire Schüle, Brigitte Bachmann-Geiser, Bernard Crettaz, Yvonne Preiswerk, Pierre Centlivres, Christine Détraz, Arnold Niederer) quand je suis tombé sur un numéro de la revue *Terrain* (1987) où se trouvait un article de Christian Bromberger consacré au football. Ce fut une révélation pour le passionné de football que j'étais. Je trouvais là une approche qui permettait une compréhension en profondeur de ce qui se jouait chez les *supporters* de ce sport. Avec mon compère journaliste Claude Schauli, nous décidâmes de réaliser un documentaire à partir des recherches ethnographiques de Christian qui donna immédiatement son accord. C'était en 1990 à l'approche du Mondial.

Ce documentaire de 50 minutes se devait d'être tout à la fois une émission de télévision captivante, diffusée en *prime time*, un document ethnographique précis et une tentative de dévoilement des significations du football avec le regard d'un ethnologue. Appliquant la méthode mise en place lors des expériences précédentes en Suisse, nous avons étroitement collaboré avec Christian et son collègue Alain Hayot à tous les stades

de la réalisation (repérages, élaboration du scénario, tournage, montage, commentaire), ainsi que pour le choix des « terrains » (Naples et Sion), celui des matches à suivre (Naples / Juventus, Sion / Lausanne), des séquences à tourner, des *supporters* à interviewer.

Nous avons préparé la partie napolitaine, en choisissant trois clubs de *supporters* étudiés précédemment par Christian. Guide efficace, il nous a introduits partout, jusque dans les quartiers dangereux où notre traductrice a ôté ses boucles d'oreille et où un accompagnateur très spécial, en *scooter*, nous a pris sous sa protection. Christian était très heureux de revoir ses contacts. Il était en terrain connu et sa curiosité toujours en éveil notait les changements, les inflexions nouvelles.

Pour Claude Schauli et moi-même, ce temps de la préparation fut un régal également sur le plan personnel : nous découvriions la personnalité attachante de Christian, sa simplicité, son attention chaleureuse, sa disponibilité, son implication émotionnelle, son goût du jeu qui allait jusqu'à le faire jouer au foot avec nous et exécuter des prouesses techniques dans les ruelles napolitaines, la nuit tombée... Sans oublier son humour, comme lors d'une mémorable *interview* à la télévision privée d'un club de *supporters* dans une improbable banlieue napolitaine, au milieu d'une montagne de gravats. Pendant que Christian et Claude s'installaient dans le studio, des assistants montaient encore le décor, utilisant un micro comme marteau pour fixer au mur des banderoles à la gloire du club de *tifosi* ! Puis l'*interview* a démarré et la première question a été pour Claude Schauli : « Professeur Christian Bromberger... » L'interprète traduisit. Christian riait sous cape et laissa faire. Claude bien embarrassé expliqua alors lequel des deux était le professeur. La traductrice traduisit encore et l'*interview* reprit.

Le tournage s'est déroulé sous les auspices du stress et de la chance. Il fallait pour notre histoire que Naples gagne, ce qui lui permettait de poursuivre sa route vers le titre. Et il fallait aussi que nous ne rations pas les moments essentiels du match, les réactions des *supporters* aux diverses péripéties, les chants, la scénographie, la gestuelle. Or nous suivions trois clubs de *supporters*, situés à des endroits différents, dans un stade comble. Et nous n'avions qu'une équipe de tournage ! Le risque était grand qu'un événement marquant (un but par exemple) advienne pendant nos déplacements, un changement de cassette video ou alors que nous nous trouvions dans un mauvais emplacement. Finalement le pari fut gagné, Naples obtint la victoire et nous toutes nos séquences. Nous avons même eu une chance particulière car le match en lui-même s'est déroulé avec un grand suspense. Cela a donné au film une dimension narrative intense, captivant le téléspectateur et lui permettant de partager et de comprendre ce que pouvait ressentir le spectateur du match.

Nous avons ensuite réalisé le tournage à Sion, en Valais comme nous l'avaient demandé les responsables de la chaîne soucieux d'un ancrage national à notre documentaire. Ce terrain moins spectaculaire était inconnu de Christian Bromberger et de Alain Hayot. Nous avons fait avec eux les repérages, le choix des protagonistes, en nous appuyant sur leur grille de lecture. Nous nous sommes tout spécialement attachés à mettre en évidence les processus de projection et d'identification des *supporters* à tel ou tel joueur, au style de l'équipe.

Finalement, le film fut diffusé en *prime time* sur les antennes de la TSR le 5 juin 1990 en ouverture du Mondial et rencontra un grand succès. De son côté, Christian l'utilisa pendant des années pour le présenter à ses étudiants. Ce qui me frappe à le revoir aujourd'hui, et particulièrement sa partie napolitaine, c'est que nous avons pu rendre sensible combien le match de foot est un phénomène complexe, aux significations multiples, pour le *supporter*, spectateur et acteur de ce spectacle qui brasse toutes les émotions humaines, de ce scénario aux règles immuables mais qui se déroule à chaque fois de manière nouvelle, imprévisible. Et cela a été possible grâce au langage cinématographique mis au service de la démarche ethnologique.

De cette collaboration avec Christian est née une amitié. Avec femme et enfants, nous nous sommes retrouvés chaque année lors des vacances des Bromberger dans les montagnes helvétiques. C'est devenu un véritable rituel où nous échangeons nouvelles de nos familles, discussions sur nos projets, puis Christian nous conduit selon son habitude à vive allure à la découverte de la montagne...

1998. *Les grands entretiens* : Christian Bromberger

Après notre documentaire, Christian poursuit son investigation du monde des *supporters* et publia en 1995, en collaboration, *Le Match de football* et en 1998 *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*.

La TSR ayant inauguré *Les Grands entretiens*, une série d'émissions avec des personnalités (Edgar Morin, Jean-Pierre Vernant, Philippe Sollers, Daniel Cohn-Bendit, etc.), je proposai en 1998 de réaliser une longue *interview* de Christian. Naples étant plutôt un document ethnographique, ce serait l'occasion de donner un aperçu plus ethnologique de la réalité du match de football.

Dans une salle du Musée d'ethnographie de Genève, fut ainsi réalisé un très long entretien. Après avoir raconté comment était née son idée de porter un regard d'ethnologue sur le football et son goût pour une ethnologie

des passions de ses contemporains, Christian décrit ses méthodes d'investigation et aborda les raisons du succès planétaire du football, les caractéristiques du *supporter*, ce que représente le match, ses analogies avec une pièce de théâtre ou un film. Il se livra à des analyses très fines sur les mécanismes psychologiques à l'œuvre chez certains *supporters* pour qui la passion est totale, occupant toute leur vie, sur les mécanismes d'identification aux joueurs en fonction de son statut social ou sur le lien d'appartenance à son équipe nationale. À la fin de l'entretien, Christian montra comment le match de football s'offre comme un événement exemplaire qui condense et théâtralise les valeurs fondamentales qui façonnent nos sociétés.

Lors de cet entretien de 40 minutes, Christian se montra brillant, vivant, simple, réussissant à la fois une analyse renouvelant la compréhension de ce jeu si connu et une présentation de l'ethnologie et de ses méthodes.

1999. Passions de nos contemporains

L'ouvrage collectif grand public *Passions ordinaires, du match de football au concours de dictée* dirigé par Christian venait de sortir de presse au moment du *Grand entretien*. Je fus très stimulé par sa lecture. L'ethnologie du quotidien pratiquée par Christian et ses collègues prenait une dimension nouvelle, très captivante pour le non-spécialiste que j'étais. Le cercle d'investigation s'élargissait de manière considérable. Je vis tout le potentiel audiovisuel de ces passions ordinaires : des personnages hauts en couleur, des histoires étonnantes, à la portée de tout le monde. Grâce à l'apport des ethnologues, on pouvait éviter le risque d'une lecture superficielle, purement anecdotique de ces phénomènes, et finalement ennuyeuse.

Nous nous sommes retrouvés, Claude Schauli, Christian et moi, pour élaborer un projet de documentaire et nous avons proposé une première esquisse au directeur des programmes de la TSR. Nous faisons valoir qu'il y avait de plus en plus de passionnés en cette fin de siècle, qui consacrent de plus en plus de temps à leur passion (bricoleurs, passionnés de jardinage, amis des animaux, férus de généalogie, amoureux de vins, philatélistes, accros de micro-informatique, *supporters* de foot, fous de motos, chasseurs, abonnés au concours de dictée, fans de rock, maniaques de la météo et du temps, etc.). Notre but était de montrer que, pour ces personnes, les loisirs ne sont pas qu'un à-côté de la vie, mais bien un élément central qui donne du sens à leur existence. Ces activités apparemment futiles ont pris la forme

de passions intensément vécues par ceux qui s'y adonnent. Notre ambition était de montrer les ressorts intimes des passionnés en les articulant avec les mouvements de fond de nos sociétés : le culte de la nature et du corps, l'exaltation de la performance et de la compétition, le goût renouvelé pour les spectacles d'arène, la volonté de savoir et le devoir de mémoire, l'esprit de l'aventure lointaine ou intérieure.

L'idée reçut un avis favorable de la part de Raymond Vouillamoz et nous avons développé un projet sous la forme d'une série de douze émissions de 26 minutes autour des passions suivantes : le jardinage, les animaux de compagnie, le vin, la généalogie, l'orthographe, la chorale, le rap, les combats de reines, la marche et la course à pied, les raids, le paranormal, la science-fiction. Certaines de ces activités avaient déjà fait l'objet d'enquêtes ethnographiques, mais d'autres n'avaient pas encore été étudiées de manière approfondie. Pour les besoins de notre série, nous avons prévu que des études originales seraient donc initiées, impliquant la collaboration de plusieurs ethnologues suisses et français. Les tournages étaient prévus en France, en Suisse romande et en Suisse alémanique pendant l'année 2000. Si les films devaient être irréprochables d'un point de vue scientifique, l'objectif était à nouveau de faire des documents susceptibles d'intéresser le large public de la télévision.

Étant donné l'importance de la série, sa dimension franco-suisse, l'intérêt du thème qui dépassait les frontières nationales, nous avons imaginé une coproduction Télévision Suisse – ARTE. Très confiants dans les chances de succès de notre ambitieux projet, nous avons adressé notre dossier aux producteurs de la Société suisse de radiodiffusion (SSR) chargés des coproductions avec cette chaîne. Et le verdict tomba. Refusé ! Sujet pas assez suisse, comme le serait, par exemple, un documentaire consacré au Cervin, nous a-t-on expliqué...

2006. Iran, la maison du paysan

Tout au long des années précédentes, lors de notre rencontre rituelle dans les alpages helvétiques, Christian m'avait parlé de ses recherches dans son lointain terrain, la province du Gilân, une région au nord de l'Iran, en bordure de la mer Caspienne. Frappé par le mouvement irréversible d'anéantissement de ce monde traditionnel, Christian, qui avait déjà écrit livre et articles sur le sujet, nourrissait depuis quelques années le projet de sauvegarder ce patrimoine dans un musée en plein air comme Ballenberg en Suisse ou l'écomusée d'Alsace. Il fit part de cette idée à Mahmoud

Rouholamini et à Mahmoud Taleghani, professeurs d'ethnologie et de sociologie à l'université de Téhéran, ainsi qu'à Asghar Karimi, du Centre de l'ethnologie de l'Iran, et ensemble ils tentèrent, en vain, en 1991, de convaincre les responsables de la province du bien-fondé de ce projet. Christian m'avait expliqué ainsi sa démarche :

« J'ai vu un monde s'effondrer, l'architecture traditionnelle et les modes de vie qui vont avec disparaître complètement, il fallait sauver tout ça, j'ai pensé à un musée en plein air... et je savais que tout le monde allait rire de cette idée puisque cette architecture de paysans était sans valeur pour les autorités iraniennes, davantage préoccupées par le monumental et le moderne. »

Après treize ans de démarches pour convaincre les autorités de la République islamique, mettre en place une collaboration avec la France, obtenir le patronage de l'Unesco, se doter d'un budget important, constituer et former une équipe de soixante personnes, Mahmoud Taleghani et Christian Bromberger voient leur rêve aboutir. En février 2004, le vice-premier ministre posa la première pierre du Musée du patrimoine rural du Gilân, unique en Iran et dans cette région du monde.

Quant à moi, en 2005, j'avais quitté la TSR, aujourd'hui Radio télévision suisse (RTS), pour avoir la possibilité de produire des films en indépendant. Christian, à l'instigation de sa femme Sabine, me proposa alors de réaliser un documentaire sur son projet iranien. En avril 2006, il s'installa à Téhéran pour prendre la direction de l'Institut français de recherche en Iran.

Le 18 mai 2006, les portes du musée en plein air furent ouvertes au public. Succès immédiat – 40 000 visiteurs en huit mois – pour un premier ensemble d'une vingtaine de maisons rurales. Chacune avait été étudiée en détail d'un point de vue ethnographique, entièrement démontée et remontée sur le site par les architectes du musée, les anciens maîtres-charpentiers et les ouvriers formés aux techniques traditionnelles. Au final le musée avait l'ambition de présenter sur un même site deux cents maisons et annexes, ainsi que des objets et coutumes du monde paysan.

Emballé à l'évocation de ce projet et à l'idée de retravailler avec Christian, je m'embarquais dans ce qui allait devenir une véritable aventure.

En octobre 2006, Christian et moi avons fait les premiers repérages au Gilân. Après les hauts plateaux iraniens, jaunes et ocres, destinés à la culture du blé et de l'orge, les montagnes pelées de l'Elbourz, ce fut le spectacle étonnant d'un autre Iran, verdoyant, humide, couvert de forêts, de rivières et de rizières. Notre première visite nous amena au musée et j'y découvris un premier groupe de quelques maisons paysannes. Je fus

saisi par leur élégance, leur apparente simplicité et leur grande beauté. Je compris pourquoi Christian y était attaché au-delà de l'intérêt scientifique.

Nous avons sillonné la province sans oublier de passer par le village de Laskoukalayeh, que Christian étudiait depuis trente-cinq ans. Ses amis sont sortis des maisons, des échoppes, et ce furent retrouvailles, embrassades et rires. Nous avons continué notre route et pour moi la découverte de cette région qui, aux dires de Christian, avait beaucoup changé d'aspect ces dernières décennies. La forêt avait considérablement diminué de surface et les maisons traditionnelles paysannes avaient pratiquement toutes disparu ou étaient en ruine. Elles avaient été remplacées en un temps incroyablement court par des maisons en parpaings, avec un toit de tôle... le standard obligé.

Nous sommes alors partis à la recherche des rares maisons traditionnelles où quelques familles de paysans vivaient encore comme autrefois dans des maisons surélevées, en bois et en torchis, avec un toit de chaume. C'étaient des images troublantes d'un monde original, totalement inconnu en Occident.

En contrepoint, nous avons été accueillis par la propriétaire d'une maison traditionnelle à l'abandon qui jouxtait la nouvelle maison avec grand salon, meuble télé, cuisine, chambres, imitant le modèle international vu à la télévision. Elle nous confia qu'elle restait très attachée à sa vieille maison, c'est là que s'était passée toute sa vie, avec ses bonheurs et ses tristesses, mais que ses enfants partis à la ville avaient voulu construire cette nouvelle maison avec tout le confort moderne. À la fin de la visite, nous fûmes reçus chaleureusement par toute la famille dans le grand salon moderne.

J'ai apprécié ma chance de pouvoir découvrir ces lieux avec Christian comme guide, maniant avec aisance la langue du pays, guettant les moindres détails, sortant son carnet de notes comme je sortais ma petite caméra de repérage, m'expliquant les significations de ce que nous avions l'occasion de voir. Il m'introduisit auprès de ses amis et de ses informateurs, nous rendîmes visite à la famille qu'il suivait depuis des décennies. J'eus l'occasion de rencontrer des réalisateurs de documentaires. Je découvris l'amabilité et la finesse des Iraniens, bien éloignés des stéréotypes que l'on pouvait se fabriquer en Occident.

De retour à Genève, rempli de toutes les images et conversations ramenées d'Iran, je restai perplexe devant la difficulté de la tâche : comment faire un film avec un matériau de base aussi statique que des maisons, qui plus est inhabitées, déplacées dans un musée ? Le cinéma est l'art du mouvement, du vivant. On était bien loin de notre première expérience napolitaine si spectaculaire.

Peu à peu, la solution a émergé de l'obstacle même : les maisons sans habitants deviendraient nos « bâtisses-conteuses » selon l'heureuse expression d'Anne-Lise Grobéty à propos de Ballenberg. Avec la complicité de l'ethnologue, elles pourraient nous parler du passé, nous raconter l'extraordinaire savoir-faire des anciens pour se protéger de la pluie et de l'humidité comme du froid et des extrêmes chaleurs, mais aussi évoquer les travaux, les peines et les joies, les relations de voisinage, le soin mis à la beauté des demeures, les modalités originales que les hommes et les femmes avaient inventées dans la répartition des rôles et des espaces, les coutumes magiques, les croyances qui accompagnaient la vie de la maison.

Histoire du passé, mais aussi histoire du présent avec la création du musée en plein air. Quel étrange destin pour ces maisons paysannes : faire partie du quotidien des gens, être abandonnées, devenir des ruines, puis renaître avec le statut de patrimoine national et international ! J'avais ainsi une narration avec ses ressorts dramatiques : un monde traditionnel remarquable, sa disparition presque totale, un sauvetage chanceux et *in extremis*, la reconstruction en cours des maisons sur le site, leur nouvelle vie et leur nouvelle fonction : refuge contre l'oubli, abri identitaire, atout touristique, objet de connaissance scientifique.

En étroite collaboration avec Christian, je rédigeai un premier scénario et un dossier pour monter la production de ce film destiné au grand écran, avec trois versions : persan, anglais, français. Une coproductrice française s'associa au projet qui avait trouvé son titre de travail : *Iran, la maison du paysan*.

Je commençai à préparer mon deuxième repérage prévu en mai 2007 quand, après avoir envoyé à plusieurs reprises mon scénario, je reçus un email du musée m'annonçant qu'on l'avait finalement bien réceptionné et qu'on le trouvait « très bien fondé et présenté », mais que le rôle joué par Christian Bromberger y était « très exagéré ». Je compris que de noirs nuages nationalistes et une volonté de récupération s'annonçaient sur le film... Puis un deuxième email m'informa que « Monsieur Christian Bromberger n'est plus collaborateur du Musée. Par conséquent, il faut de petites modifications dans votre programme ».

L'orage avait éclaté, emportant le film. Supprimer la participation de Christian, l'initiateur du musée, n'avait aucun sens à mes yeux, et la mort dans l'âme, je renonçai à réaliser ce film. De son côté, Christian continua ses travaux dans le Gilân et fit paraître *Un autre Iran* en 2013.

Aujourd'hui

Comme on l'a vu, en quinze ans de collaboration et quatre projets aux sorts bien différents, Christian et moi avons pu explorer divers chemins du cinéma documentaire. Après bien d'autres, nous avons pu articuler les exigences d'une démarche ethnographique et celles d'un film. Les recherches de Christian portant sur les « passions ordinaires » de nos contemporains se sont prêtées particulièrement bien à cet exercice. Le langage cinématographique et son découpage du réel par le cadrage de l'image, par le choix des sons et des paroles, le montage des séquences, la narration, se sont révélés, comme on l'a vu, aptes à donner à voir, percevoir et comprendre ces passions et leur fonctionnement intime. Gageons que si le projet *Iran, la maison du paysan* avait pu se réaliser, la description et le récit cinématographiques auraient pu là aussi servir à la compréhension ethnologique d'un mouvement de fond de la société iranienne.

D'un autre côté, à l'évidence, nos films et projets ont puissamment bénéficié de l'apport de Christian et de l'ethnologie. Sa connaissance du terrain, ses contacts avec ses informateurs, sa longue réflexion sur les significations, ont permis une lecture originale des phénomènes observés et un dévoilement de leurs mécanismes sous-jacents. Nous avons pu ainsi essayer de relever le défi d'une information de qualité destinée au grand public, se refusant à la simplification et aux stéréotypes.

On l'a compris, pendant toutes ces années, ce fut avec grand profit et beaucoup de plaisir que j'ai travaillé avec Christian, adepte d'une ethnologie que Germaine Tillion a parfaitement résumée par une phrase qu'il a mise en exergue dans le livre qu'il a publié avec Tzvetan Todorov, *Germaine Tillion, une ethnologue dans le siècle* :

« Si l'ethnologie, qui est affaire de patience, d'écoute, de courtoisie et de temps, peut encore servir à quelque chose, c'est à apprendre à vivre ensemble. »

Références bibliographiques

- Bromberger C., Hayot A., Mariottini J.-M., 1987, « Allez l'OM ! Forza Juve ! La passion pour le football à Marseille et à Turin », *Terrain*, 8, p. 8-41.
- Bromberger C. (avec la coll. d'A. Hayot, J.-M. Mariottini), 1995, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Bromberger C., 1998, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, coll. « Société ».
- Bromberger C., Todorov T., 2002, *Germaine Tillion, une ethnologue dans le siècle*, Arles, Actes Sud.
- Bromberger C., 2013, *Un autre Iran. Une ethnologie du Gilân*, Paris, Armand Colin.
- Terrain*, 1987, « Rituels contemporains », 8.

À consulter sur le site de la RTS [www.rts.ch/archives/]

- Grand P., 1990, *Passions et rituels du foot*, 48'52", Beta SP, diffusion RTS 05.06.90 sous le titre "Passion foot".
- Grand P., 1998, *Les grands entretiens. Christian Bromberger*, 39'59", Beta SP, diffusion RTS 09.10.1998.

« Mon Christian¹ »

Jean-Pierre DIGARD

Interrogée sur mon rôle en cette circonstance et sur le type de prestation que j'allais devoir fournir – panégyrique, éloge funèbre, que sais-je encore ? –, la maîtresse de cérémonie, Valérie Feschet, me précisa ma mission en ces termes : « décris-nous *ton* Christian en vingt minutes ». Ça tombait bien : ainsi que l'avait remarqué Boris Vian, « les vieux cons aiment se raconter » ; de plus, cela allait me donner l'occasion, longtemps attendue, mon vieux Christian, de régler quelques comptes avec toi...

Mais commençons par le commencement. Notre compagnonnage est né au Musée de l'Homme, sur les bancs de la salle de cours du troisième étage pour les enseignements du certificat d'ethnologie en 1965-66, avec pour principaux professeurs André Leroi-Gourhan et Roger Bastide, sans oublier le pittoresque et sulfureux Raoul Hartweg, puis, surtout, dans le cadre du CFRE (Centre de formation aux recherches ethnologiques) et de son « stage » sur le terrain à Bonneval-sur-Arc (Haute-Maurienne), le tout sous la férule d'Hélène Balfet, en 1968-69.

Tout nous séparait au premier abord. Tu habitais le V^e arrondissement de Paris, moi la banlieue. Tu venais des lettres classiques – tu as passé l'agrégation en 1968, année où, comme chacun sait, elle a été bradée (la preuve : mon autre vieux copain et ton condisciple Jean Derive l'a eue en même temps que toi !) –, moi des sciences naturelles, avec un goût appuyé pour leurs applications agricoles et zootechniques, dont j'aimais parler, ce qui te paraissait peu chic et que tu me signifiais en émettant pendant mes exposés des bêlements moqueurs... Surtout, en 1968, alors

1 Ce texte reprend, à quelques retouches et précisions près, l'allocution prononcée lors de la cérémonie amicale organisée le 26 juin 2013 à la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme à l'occasion du départ à la retraite de Christian Bromberger.